la rentrée des (3emes) classes

— On ne peut pas avoir passé quinze jours à la mer et pas rapporter un poisson au chat !

— Qu'est-ce que t'as ramené de beau d'Italie ?
— Je te le dirai quand nous serons seuls.

— Bonjour, monsieur le moniteur, j'espère que mon petit diable a été bien sage !

FRANÇOISE GIROUD (en vacances là-bas) : TALLOIRES N'EST PAS UNE VILLÉGIATURE DE PETITS GALOPINS

ON m'avait dit : « Vous cherchez un petit coin tranquille ? Allez donc à Talloires, c'est exactement ce qu'il vous faut. »

Bête mais disciplinée, j'ai mis trois chandails dans une valise, une valise dans une voiture, et je suis partie à l'aube sur les routes de France.

Quand je dis « à l'aube », vous savez ce que cela signifie. On déclare : « Je partirai à 6 heures... », on se couche entouré de réveille-matin, on a tout prévu, y compris le petit déjeuner... et on démarre vers 8 heures et demie. Je suis donc partie à l'aube munie de toutes sortes de cartes routières.

C'est très bien, les cartes. Seulement il faut savoir les lire.

Pour ne rien vous celer, je ne sais pas. Mes ennuis ont commencé dès le boulevard Montparnasse. Je cherchais la porte de Charenton. Je suis arrivée à Fontainebleau avant de l'avoir trouvée.

Depuis la veille je rêvais du déjeuner que je ferais à Saulieu. Vous savez que, par un phénomène étrange, dès que l'on met sur une route le moins gourmand des touristes, il ne songe plus qu'à se « taper la cloche ».

J'avais déjà longuement examiné, dans le guide Michelin, les diverses spécialités que m'offraient les deux fameux relais gastronomiques de Saulieu, et mon cœur balançait entre le poulet aux morilles et les écrevisses à la nage lorsqu'à l'entrée de la ville un jeune homme ardent s'est jeté sur mon marchepied.

Dans un long discours où il était question de sa vieille mère et de poulardé demi-deuil, il m'a expliqué larmes dans la voix que les deux restaurants réputés n'arrivaient pas à la cheville de celui, tout neuf, où il voulait m'entraîner.

Ce jeune homme est tout simplement redoutable. Unique satisfaction à l'issue d'un médiocre déjeuner : le nombre impoisant d'imbéciles qui se sont laissé impressionner aussi.

A 6 heures, après avoir demandé quinze fois :

— Pardon monsieur, la route pour Bourg... Pardon madame, la route pour Mâcon... Pardon monsieur, la route pour...

Et avoir entendu quinze fois :

— Mais vous lui tournez le dos !...

...Je suis tout de même arrivée aux portes d'Annecy.

Annecy est une fort jolie cité qui a, pour le moment, l'aspect de la place de l'Opéra à 7 heures un soir de 14 juillet.

Pas un coin de trottoir sans piéton, pas un coin de chaussée sans voiture, pas une chambre d'hôtel sans locataire, un tourbillon de klaksons, de poussière, de voitures diplomatiques appartenant aux membres de l'O.N.U. qui s'éternisent et ne semblent pas vouloir aller onuser ailleurs, des coups de sifflets d'agents débordés, une agitation véhémente que j'ai regardée d'un œil détaché en pensant :

— Heureusement que moi, je vais à Talloires...

Le petit inconvénient de cette charmante région, c'est que les routes y ont visiblement été dessinées avant les voitures. De sorte que, lorsque deux voitures se rencontrent, on ne sait jamais exactement ce qui va se passer. Et si un car s'en mêle, il ne reste plus qu'à confier d'abord son âme à Dieu, puis ce qui subsiste de la voiture au garagiste le plus proche.

Ailes rognées et pare-chocs en virgule, j'ai tout de même atteint Talloires.

Au bord d'un lac résolument bleu, ce « petit coin tranquille » est devenu une sorte de campement hollandais.

Remarquez que je n'ai rien contre les Hollandais, au contraire. Mais parce qu'ils sont plus grands, plus gros, plus rouges, parce qu'ils parlent plus fort que les non-Hollandais, on est toujours tenté de trouver qu'il y en a quelques-uns de trop.

Les Anglais sont plutôt rouges

Il y en a dans les chambres, il y en a dans les salles à manger, il y en a dans le lac... Quelquefois ces Hollandais sont anglais. Alors ils sont moins gros, mais plutôt plus rouges.

Quelques hôtels sans prétentions (et un ou deux avec) les accueillent. Avec ou sans, ils sont pleins depuis trois mois. Le mien est sans, mais s'honore tout de même d'avoir eu en même temps dans sa salle à manger vitrée M. Baumgartner, gouverneur de la Banque de France, un général de Jésuites, deux généraux de corps d'armée, Galtier-Boissière (*Le Crapouillot*) et le président de la Chambre correctionnelle 17 *bis*.

Talloires n'est pas une villégiature de petits galopins.

Galtier-Boissière y est venu en voyage de noces il y a dix-neuf ans. Depuis, ce polémiste sentimental revient chaque année et occupe la même chambre. Cette année, il est arrivé un peu nerveux parce qu'en passant à Vézelay il s'est arrêté chez son ami l'auteur Bernard Zimmer. Il était venu pour déjeuner, il est resté trois jours après avoir laissé 52.000 francs chez le garagiste de l'endroit.

Depuis, il est prudent de ne pas l'entretenir des ruines de Vézelay.

Des centaines d'étrangers, satisfaits ou mélancoliques, s'égrènent tout le long du lac. Dans le journal local, j'ai relevé cette petite annonce : « J.H., Allemand désire connaissance », femme 24 à 28 ans pr. excursions en vélo et peindre des paysages. Ecr. et env. photos. »

De temps en temps l'un d'eux se présente dans un hôtel, demande le prix de pension. 900..., 1.000..., 1.500..., 2.000... Il bondit et montre son guide où on lui promet une chambre et deux repas pour 450 francs.

— Mais monsieur, répond l'hôtelier, votre guide est vieux de trois ans, de quatre ans !

— Et alors ? Les prix, ça ne change pas, répondent-ils indignés. Pourquoi les vôtres ont-ils changé ?

Ah ! ça serait trop long à leur expliquer. A leur expliquer, par exemple, qu'on paye dans la région les œufs 920 francs la douzaine.

Traverser la rue à Talloires est une entreprise hardie. De grosses voitures américaines zèbrent le village et descendent vers le fameux restaurant de Marius Bise, l'un des plus célèbres de France.

Le cow-boy ? Lady Diana Cooper

L'autre jour les clients ont vu arriver un monsieur très digne accompagné d'un cow-boy, grand chapeau et tablier de cuir rouge. Ils se sont arrachés à leur gratin d'écrevisses et à leur omble-chevalier pour contempler ce spectacle étonnant. Les étrangers ont tout de suite regardé dans leur guide s'il s'agissait d'un costume régional. Mais le patron est passé discrètement entre les tables pour annoncer que le cow-boy était Lady Diana Cooper.

Les hôteliers et les commerçants qui, comme les paysans, ne sont jamais contents, se plaignent fort de leur clientèle internationale. Les Belges ont un appétit féroce, les Anglais réclament des salles de bains ; quant aux membres de l'O.N.U., ils ont, paraît-il, la spécialité de rentrer, de tout regarder, de tout essayer et de repartir en disant :

— C'est trop cher.

La grande différence avec la clientèle française, c'est que celle-ci n'entre même pas. Elle sait d'avance que c'est trop cher.

Hier soir, entre un combat à la loyale avec une araignée et une opération de haute stratégie destinée à faire tenir toute une garde-robe sur trois cintres — pourquoi n'y ai-il jamais assez de cintres dans les hôtels — je me suis souvenue de l'histoire juive. Vous la connaissez, celle du pauvre homme qui va se plaindre au rabbin parce qu'il vit avec sa femme, sa belle-mère et ses cinq enfants dans une seule chambre ?

Et le rabbin lui répond :

— Fais aussi coucher dans ta chambre les dix poules, les quatre cochons, tes deux vaches, et reviens me voir dans trois jours.

Le pauvre homme obéit. Au bout de trois jours, il court éperdu chez le rabbin qui lui dit :

— Maintenant, fais sortir les poules, les cochons et les vaches. Et tu verras comme tu te sentiras à l'aise dans ta chambre où il ne restera plus que ta femme, ta belle-mère et tes cinq enfants...

C'est à peu près ce qui se passe quand on part en vacances. On quitte sa grande ville, son menu quotidien et son appartement, écœuré. On passe quinze jours dans de mauvais draps et on rentre pour découvrir avec délices qu'au fond, on n'était pas si mal chez soi...

Sherlock Holmes (qui n'existe pas) répond au courrier adressé par ses admirateurs à une adresse inexistante

CHER monsieur Sherlock-Holmes.

« Voulez-vous me donner un conseil ? Il y a à l'école un mauvais type qui fauche tout. Mais on ne peut pas savoir avec certitude qui c'est. Moi je pense à quelqu'un. Que faire ?

» *P.S.* — Je crois qu'il fauche tout à l'heure du déjeuner. »

Cette lettre est datée du 23 juin 1949. Elle a été écrite par un petit garçon, Dale Bradon, de Fort Mitchell (Kentucky, U.S.A.) et adressée à Sherlock Holmes, au 221 B. Baker Street, à Londres.

Il n'y a pas de numéro 221 B., lettres par semaine pour Sherlock Holmes n'a jamais existé. Cependant tous ceux qui, comme ce petit garçon, lui écrivent — et ils sont nombreux — reçoivent une réponse. Il arrive à peu près cinq lettres par semaine pour Sherlock Holmes.

Jusqu'en 1930, les P.T.T. britanniques les remettaient à sir Arthur Conan Doyle, l'auteur. Mais il mourut cette année-là. Les P.T.T. ne surent plus que faire pendant un an. Mais l'année suivante, une grande compagnie de constructions éleva un bâtiment de huit étages dans Baker Street, portant les numéros 220 à 223. On délivra à la compagnie de constructions le courrier arrivant pour M. Holmes. Par chance, l'un des directeurs, M. Morton, était un fanatique de Conan Doyle. Il se mit à répondre aux lettres, prodiguant conseils et avertissements.

Mais le mois dernier, un jeune journaliste anglais, Michael Hall, qui venait du « Manchester Guardian », un des journaux britanniques qui ont le plus de tenue, décida de publier un grand magazine policier.

Son idée de génie fut de choisir comme adresse 221 B. Baker Street. Cela n'alla pas sans mal avec l'administration. Il fallait lui faire reconnaître quelque chose qui n'existait pas. Et pourtant, le journaliste a obtenu gain de cause. Dans le hall du grand immeuble qui porte les numéros 220 à 223, il y a une pancarte :

« 221 B. — London Mystery Magazine — 7e étage ».

Désormais tout le courrier destiné au plus grand détective du monde est remis à M. Hall. Il signe de son nom, mais s'inspire de Sherlock Holmes. Quand il écrit à des enfants, il explique que Holmes est immortel. Ayant une connaissance parfaite de l'œuvre de Conan Doyle, il s'efforce d'ailleurs de penser avec le cerveau du célèbre détective à la pipe.

Ainsi, au petit garçon qui soupçonne un de ses camarades d'être un voleur, il a donné ce conseil, qui est à la base même de la théorie de Sherlock Holmes :

« Observe ton homme, puis groupe tes observations et tâche d'en tirer des conclusions. »

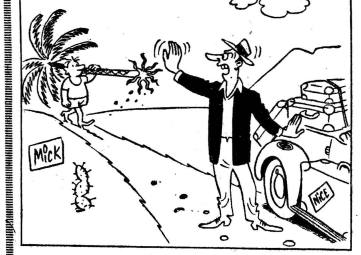
Il est devenu une sorte de campement hollandais.

Remarquez que je n'ai rien contre les Hollandais, au contraire. Mais parce qu'ils sont plus grands, plus gros, plus rouges, parce qu'ils parlent plus fort que les non-Hollandais, on est toujours tenté de trouver qu'il y en a quelques-uns de trop.

Les Anglais sont plutôt rouges

Il y en a dans les chambres, il y en a dans les salles à manger, il y en a dans le lac... Quelquefois ces Hollandais sont anglais. Alors ils sont moins gros, mais plutôt plus rouges.

Quelques hôtels sans prétentions (et un ou deux avec) les accueillent. Avec ou sans, ils sont pleins depuis trois mois. Le mien est sans, mais s'honore tout de même d'avoir eu en même temps dans sa salle à manger vitrée M. Baumgartner, gouverneur de la Banque de France, un général de



— Non ! Non ! Pas de « souvenir de Cannes » !...

SANS PAROLES

— Je vous téléphone de l'Hôtel de la Plage !

La Revue Nationale de la Chasse : « Etes-vous, gros trouiste ou petit trouiste ? »

DANS la « Revue nationale de la Chasse », M. G.-J. Sellier consacre un article fort pertinent au problème des calibres des fusils. Il a fort modestement intitulé son exposé : « Une question de trous ».

Il entre d'emblée dans le vif du sujet :

« Etes-vous, monsieur... ou madame, demande-t-il, gros trouiste ou petit trouiste ? »

Après avoir amèrement constaté que, « dans notre pays, l'on vit toujours un peu sous le régime de l'inexactitude de la position de la question », il essaye, avec une rigueur toute cartésienne, de jeter quelque clarté sur l'alternative.

« Où la confusion devient à peu près générale et inextricable, au point que les adversaires paraissant se porter des coups à travers un épais brouillard, c'est à propos d'une distinction initiale et très simple qu'on se refuse souvent à faire entre les calibres et les charges. »

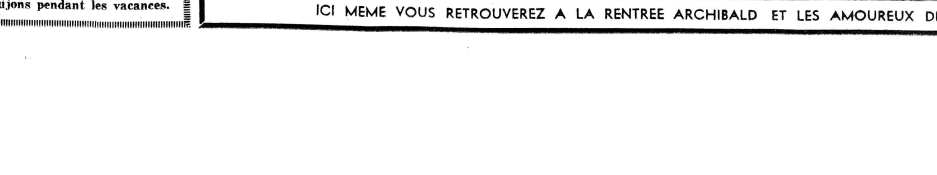
Pour faire cette distinction, il n'est que de se référer aux auteurs consacrés :

« Il demeure qu'il convient de procéder, comme le voulait Rémy de Gourmont, à une énergique dissociation d'idées en séparant une fois pour toutes la notion d'un calibre donné de celle d'une charge de plomb type qui lui aurait été prédestinée par décret spécial de la Providence. »

Cela fait, M. Sellier se livre à un certain nombre de considérations techniques desquelles il semble résulter que le canon d'un fusil n'est pas, comme on pourrait le croire, un simple cylindre d'acier creux, mais un être animé et capricieux, doué de personnalité et de complexes. Nous avons pu toutefois tirer, des propositions et conclusions diverses, deux faits qui permettront, aux amateurs de chasse, de prendre une décision avant l'ouverture.

« Les canons minces ne remplissent pas suffisamment la main gauche » et, « pour une charge déterminée, le canon large, à gros trou, est préférable au petit trou ».

— Chérie ! dis à M. Léon combien j'ai pris de goujons pendant les vacances.



ICI MEME VOUS RETROUVEREZ A LA RENTREE ARCHIBALD ET LES AMOUREUX DE PEYNET